

R. Douglas Francis. *The Technological Imperative in Canada: An Intellectual History*, Vancouver, UBC Press, 2009, 327 p.

Stéphane Castonguay

Volume 11, numéro 1, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023342ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023342ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castonguay, S. (2010). Compte rendu de [R. Douglas Francis. *The Technological Imperative in Canada: An Intellectual History*, Vancouver, UBC Press, 2009, 327 p.] *Mens*, 11(1), 110–113. <https://doi.org/10.7202/1023342ar>

pour fascinante qu'elle soit, en vient de manière paradoxale à aplanir la complexité de l'histoire sous le poids d'une interprétation gramscienne qui pourra en paralyser certains.

— Frédéric Boily
Campus Saint-Jean
Université de l'Alberta

R. Douglas Francis. *The Technological Imperative in Canada: An Intellectual History*, Vancouver, UBC Press, 2009, 327 p.

Considérant le rôle des inventions canadiennes dans le développement technologique à l'échelle mondiale, ou encore celui de la technologie dans l'historiographie canadienne ou de l'histoire de la technologie, aborder les réflexions sur la technologie au Canada sur une période de près de cent ans apparaît comme un projet audacieux. Aussi l'auteur de cette monographie, R. Douglas Francis, doit mettre en commun des penseurs que nous n'aurions pas tendance à rassembler *a priori* pour aborder ce qui, malgré toute apparence, constitue un objet fondamental de la vie intellectuelle au Canada. L'auteur réussit éloquemment à montrer que la technologie est un thème récurrent de la pensée canadienne, et c'est précisément cette présence permanente dans le discours intellectuel qui fait « l'impératif technologique ». Opposé à un impératif moral qu'il risque de déstabiliser ou de renforcer, l'impératif technologique implique davantage que le déterminisme auquel un vaste pays nordique confronterait sa population pour combler ses besoins de communication, de transport et d'énergie. Tout en interrogeant les possibilités, positives et négatives, qu'engendre le développement technologique pour la société, surtout sur le plan moral, les intellectuels anglo-canadiens ici étudiés ont implicitement embrassé la nécessaire présence de la technologie dans leur discours,

et toujours en opposition à un ordre moral, selon que ce dernier bénéficiait du phénomène technologique ou en subissait les avatars. La technologie devient un symbole de la modernité de la société canadienne, de son attachement à ses racines britanniques malgré son éloignement géographique et sa proximité avec la République américaine et sa civilisation matérialiste, de son indépendance vis-à-vis les États-Unis, etc.

Dans un premier chapitre, Francis présente son cadre d'analyse, qu'il emprunte au philosophe de la technologie Carl Mitcham. Pour ce dernier, la technologie se conçoit sous quatre catégories : un objet, une connaissance, un processus, une volition. Ce schéma a l'avantage de dégager la complexité de la technologie, qui dépasse l'artefact et devient tantôt un système, un mode de pensée, une façon d'être. Elle rejoint alors des enjeux sociaux généraux, comme l'éducation, la souveraineté, le pouvoir, ou la liberté. À partir de ce cadre, Francis traite chronologiquement les réflexions des auteurs anglo-canadiens qu'il aura préalablement regroupés autour des quatre catégories. En enfilant successivement des biographies intellectuelles très bien documentées, Francis montre l'originalité de la pensée de ces auteurs et une continuité dans leurs préoccupations, notamment en ce qui touche la reconnaissance du caractère diffus de la technologie qui s'infiltrerait dans toutes les sphères de la société et de l'action humaines, y compris dans le plus profond des individus, soit leurs sens et leur cognition.

Dans la première partie, qui va du milieu du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale, nous assistons à un discours optimiste, où la technologie est source de progrès social, économique et moral, notamment en renforçant les liens avec l'ordre britannique. Le premier chapitre, dans lequel la technologie est appréciée comme artefact, traite de penseurs identifiés à l'ère ferroviaire, comme Thomas Keefer, Thomas Haliburton et Sandford Fleming, ainsi que de l'épitomé de l'inventeur au Canada, Alexander Graham Bell. Le chapitre suivant porte sur le projet éducatif entourant la technologie, un enjeu social et économique qui a fait l'objet de la Commission royale d'enquête

sur l'enseignement industriel et technique entre 1910 et 1912. Il met en scène des hommes comme N. F. Dupuis, John Galbraith, Daniel Wilson, James Loudon, Henry Bovey et Adelaide Hoodless, la seule femme de cette histoire, ardente promotrice des « sciences domestiques ». Dans la seconde partie, qui couvre l'entre-deux-guerres, la tension est palpable dans le discours des intellectuels, alors que la Grande Guerre a mis en évidence les effets dévastateurs de la technologie et de son utilisation « amoral ». D'autre part, les George Sidney Brett, William Lyon Mackenzie King, Frederick Philip Grove, Stephen Leacock et Archibald Lampman apprécient le potentiel créateur de la technologie qui, malgré ses capacités destructrices, pourrait réchapper l'humanité de ses travers exhibés durant le conflit mondial. Dans la dernière partie, Harold A. Innis, Eric Havelock, Marshall McLuhan, Northrop Frye, E. J. Pratt, George Grant et Dennis Lee constatent à regret le pouvoir de contrôle de la technologie, qui façonnerait la société et, plus spécifiquement, les processus cognitifs de ses usagers.

Si certains de ces penseurs nous sont bien connus, d'autres apparaissent comme des figures exotiques de l'histoire intellectuelle au Canada. Considérant cette liberté de choix de la part de Francis, nous pouvons nous interroger sur la pertinence de ne s'arrêter qu'à des figures masculines et anglo-canadiennes. Tout en reconnaissant que la tension entre l'impératif technologique et l'impératif moral est aussi présente dans la pensée des intellectuels canadiens-français, l'auteur a décidé de ne pas aborder cette dernière en arguant, notamment, de la distinction de l'identité nationale et des racines religieuses de l'impératif moral entre catholiques francophones et protestants anglophones.

L'histoire intellectuelle ici mise en œuvre repose sur une documentation conventionnelle, soit les écrits des principaux protagonistes ainsi que des archives personnelles et des extraits d'entrevue. Les études qui auraient permis de contextualiser la pensée des intellectuels sont utilisées d'une façon d'autant plus parcimonieuse que l'histoire ici relatée traverse un siècle riche en « événements technologiques ». D'ailleurs, la structure de l'ouvrage rend apparente la décontextualisation de la pensée des auteurs, avec un premier chapitre qui traite séparément

de théoriciens non canadiens du phénomène technologique et les penseurs canadiens. L'état de la réflexion sur la technologie dans d'autres contextes nationaux est marginalement relaté. Une exploration plus rigoureuse de ces contextes aurait permis de saisir les points d'inflexion de « l'impératif technologique » et de mieux comprendre comment ces auteurs, dispersés dans le temps et dans la pratique, finissent par se pencher de la même façon sur un même objet. En conséquence, il est difficile d'évaluer dans les réflexions ici recensées la part d'originalité et la part d'emprunt à une pensée occidentale qui a composé au cours de la même période avec les mêmes développements technologiques, sans égard aux cultures des sociétés d'accueil. Dans quel cas verrions-nous encore une fois un déterminisme technologique.

— *Stéphane Castonguay*
Centre interuniversitaire de recherche
sur la science et la technologie
Université du Québec à Trois-Rivières

Alan Mendelson. *Exiles from Nowhere: The Jews and the Canadian Elite*, Montréal, Robin Brass Studio, 2008, 416 p.

Au Canada, aux États-Unis et en Europe, l'histoire de l'antisémitisme ne cesse d'éveiller les intérêts et de soulever les débats. Au Canada, cette question prend beaucoup d'importance sans doute en raison des croyances fermement établies parmi le grand public que le pays aurait entretenu une tradition d'ouverture et de tolérance tout au long de son histoire. Néanmoins, rappelons que depuis la polémique suscitée par la thèse d'Esther Delisle, dans les années 1990, l'historiographie s'est enrichie de travaux qui brossent un portrait plus nuancé et plus complexe de l'antisémitisme, de la fin du XIX^e siècle jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.